

Depuis toujours, j'éprouve pour les autres plus que de la curiosité. Un appétit féroce. Un désir d'entrer au-dedans d'eux, de les comprendre, de prendre leur place pour une minute, une heure, toute la vie. Le destin des autres me fascine et il me fait souffrir quand j'ai le sentiment qu'il est cruel ou injuste. Jamais je n'ai pu me reposer dans le confort froid de l'indifférence.

5 Le passant dans la rue, la boulangère qui parle trop fort, le petit vieux qui marche lentement, la nounou qui rêve sur un banc, tous m'émeuvent. Lorsqu'on écrit, on prend en affection les faiblesses, les défauts des autres. Nous comprenons que nous sommes tous seuls mais que nous sommes tous les mêmes. Ce qui me touche chez les grands écrivains, c'est leur considération. Dans les livres qui m'ont éblouie, les auteurs semblent animés d'une telle

10 empathie que les existences les plus triviales, les sentiments les plus quotidiens se parent de magie. Quelque chose de grand semble sortir de nos vies misérables. Ils m'ont donné l'espoir ou l'illusion qu'on pouvait se comprendre, qu'on pouvait même se pardonner ou ne pas se juger. Que nous n'étions pas condamnés à la froide et interminable solitude. Mon père lisait beaucoup. C'était la forteresse dans laquelle il s'enfermait et, d'ailleurs, il empilait les livres à

15 ses pieds comme un maçon empile des briques pour construire un mur. J'ai récemment remarqué que sur une des rares photographies où nous sommes tous les deux, il y a un livre posé près de lui. C'est un exemplaire de *Moon Palace*, de Paul Auster, aux éditions Actes Sud. Un jour – mon père était mort depuis longtemps – j'ai retrouvé cet exemplaire dans la bibliothèque de mes parents. J'ai reconnu la couverture, dans des tons roses et bleutés, et je

20 me suis souvenue comment, enfant, je lisais pour impressionner mon père. Je pensais que si je tenais un livre à la main, il s'intéresserait à moi. Il me verrait. J'ai lu la moitié du roman. J'en étais arrivée au moment où le personnage principal se retrouve seul dans son appartement, ruiné, désespéré, enfermé au milieu de monceaux de livres qu'il dévore. Et puis j'ai perdu le livre dans un avion ou dans une salle d'embarquement. Je ne l'ai pas racheté et je n'ai jamais

25 cherché à connaître la fin de l'histoire.

Leïla Slimani, *Le parfum des fleurs la nuit (Ma nuit au musée)*, Stock 2021

Remarques générales

Ce texte ne présente guère de difficultés grammaticales. Il suffit de veiller à certaines lois et spécificités de la langue allemande :

- ✚ La place du verbe, bien entendu, qui implique de bien contrôler les structures, par exemple l. 21-22 ;
- ✚ La proposition infinitive ;
- ✚ L'emploi et la traduction du verbe *sembler*, suivi d'un adjectif, d'un participe ou d'une proposition, infinitive ou non ;
- ✚ Traduction du verbe *faire*, qui est considéré comme un semi-auxiliaire : est-ce que *se faire couper les cheveux* est comparable à *faire souffrir* ? Il importe toujours de rappeler que **l'on traduit du sens, et non des mots**. Comment traduirait-on, par exemple : *quand il a dit cela, ça m'a fait rire* ? ou bien *je me suis fait rouler* ? *Va te faire voir ! Tu as failli me faire tomber ? Je me suis fait mener en bateau ?* etc. etc. Voir *Nouvelle grammaire du français* (Hachette), pp. 84, 96, 101, 107.
- ✚ La même remarque s'applique à la traduction de *il y a* : avant de traduire, il faut s'interroger sur le sens – dit ainsi, cela semble une évidence, mais apparemment, il est bon de le répéter régulièrement.
- ✚ Il faut prendre garde à certaines tournures spécifiquement françaises, qui ne passent pas directement dans la langue d'arrivée, par exemple *ce qui ... c'est*. On peut faire la même remarque (elle a déjà été faite) à propos de *c'est ... que*, d'un emploi très courant en français, par exemple *c'est pour m'aider qu'il a pris cette décision*. Il faut s'interroger sur les moyens de mise en relief dans les deux langues.

Au fil du texte

1-4

- ✚ Selon le choix que l'on fera pour *depuis toujours*, il faudra faire attention au temps employé.
- ✚ Si l'on cherche, dans la première phrase, à traduire des mots, *éprouver + de la curiosité + plus que*, on risque fort d'aboutir à une formulation lourde et inauthentique. Une phrase comme celle-là illustre la nécessité de traduire du **sens**, et non des morceaux

juxtaposés. Ajoutons que la formulation un peu incertaine dans le texte de départ, qui laisse supposer que l'on peut « éprouver » de l'appétit risque de conduire à une impasse. On voit à quel point il est nécessaire, pour traduire, de tenir compte de l'ensemble de l'énoncé. Soulignons à ce sujet que fréquemment, là où le français se montre *curieux* ou parle de *curiosité*, l'allemand passe par les verbes *sich interessieren*, *interessiert sein*, *gespannt sein*, selon le cas. Cette première phrase comporte une contrainte : il faut pouvoir introduire la suite, la *faim* et le *désir*, de manière cohérente.

- + Entrer *au-dedans d'eux* se comprend aisément, il suffit de lire ce qui suit immédiatement (*comprendre*).
- + *Me reposer* : s'agit-il de se reposer après un effort ? De se reposer sur quelqu'un ? De rester au repos, sans souci ni problème ? De profiter tranquillement d'une situation ? De s'accommoder d'une situation ?

5-8

- + *Der Vorübergehende* existe pour désigner un passant. Mais est-il très naturel de l'employer au singulier pour désigner *le passant* en général ?
- + *Prendre en affection* : quel est ici le sens de *prendre* ?
- + Ne pas confondre *tous seuls* et *tout seuls*.

8-13

- + On ne voit pas très bien quel sens l'auteur donne ici au mot *considération*. D'après ce qui suit, on peut penser qu'il s'agit de la considération que les écrivains accordent aux vies qu'ils évoquent dans leurs œuvres, donc aux autres.
- + *Éblouir* : rien à voir ici avec des phares de voiture.
- + *Animés* : si l'on ne trouve pas plus exact, il faut se demander, sans perdre de temps à chercher « le » mot qui ne vient pas forcément à l'esprit, à quoi fait référence ce participe. Nous sommes ici dans le registre de la vie intérieure, du sentiment.
- + Passage de *on* à *nous* : on peut se demander si l'auteur parle toujours des mêmes personnes, des humains en général, ou si, employant le pronom *nous*, elle restreint le cercle aux membres de sa famille. Difficile de trancher – finalement, pourquoi ne pas faire comme elle et maintenir l'ambiguïté ?

13-17

- ✚ Lorsqu'il s'agit d'enfermement, ou bien l'on considère que l'on ferme ou verrouille la porte une fois que l'on est déjà dans la pièce, ou bien l'on privilégie l'acte qui consiste à entrer dans une pièce dont on pourra ensuite fermer et verrouiller la porte. Une fois n'est pas coutume, on a le choix du cas.
- ✚ À quoi fait ici référence *d'ailleurs* ? Imaginons qu'attendant le début d'un concert, on évoque, en paroles ou en pensées, le chef qui va diriger l'orchestre : « C'est vraiment un excellent chef, surtout quand il dirige Bach, je l'ai déjà vu plusieurs fois » – et au moment où il apparaît sur la scène : « d'ailleurs, le voilà ». Le terme *d'ailleurs* marque à la fois l'interruption du flux de paroles ou de pensées et l'irruption de la réalité. On ne saurait en aucun cas le rendre par *apropos* ou *übrigens*, qui s'emploient dans de tout autres situations et seraient en pareil cas tout à fait inappropriés. Rien ne sert de se livrer à des manipulations – faut-il redire que l'on ne traduit pas des mots, mais du sens ? Ce sont des réflexes que l'on n'acquiert que par une fréquentation régulière de la langue.
- ✚ *Empiler des livres / empiler des briques* : il est important garder la même formulation pour les deux.
- ✚ Choix de la préposition qui conviendra le mieux pour *à ses pieds*. Le mieux est d'essayer de visualiser (comme toujours) : le père est un gros consommateur de livres, il les accumule, il fait des réserves, n'a probablement pas le temps de tout lire – où sont les livres ?
- ✚ *Aux éditions Actes Sud* : choix de la préposition, différente selon que l'on énonce ou non le nom *édition*.

18-21

- ✚ On a vu, au début du texte, *depuis toujours*, voici maintenant *depuis longtemps*. Il est indispensable de maîtriser ces mots qui, éventuellement en association avec d'autres, font référence au temps.
- ✚ Attention à la *bibliothèque* : une bibliothèque municipale, nationale, universitaire, n'est pas la même chose que la bibliothèque dans laquelle, chez soi, on range des livres. Voir dans Duden les définitions et les exemples proposés pour *Bücherschrank*, *Bücherei* et *Bibliothek*.

- ✚ La *couverture* ici n'a rien à voir avec une couette ou un édredon – et pourtant...

21-25

- ✚ Qu'est-ce qu'*en être arrivé* à un moment ?
- ✚ Sens, valeur, ici, de se *retrouver* ?
- ✚ Sens de *dévor*er un livre ? Quelle est l'idée que se trouve en arrière-plan ?

Lecture

Das nächste äußere Ergebnis dieser ganzen Erziehung war, daß ich alles floh, was nur von der Ferne an Dich erinnerte. Zuerst das Geschäft. An und für sich besonders in der Kinderzeit, solange es ein Gassengeschäft war, hätte es mich sehr freuen müssen, es war so lebendig, abends beleuchtet, man sah, man hörte viel, konnte hie und da helfen, sich auszeichnen, vor allem aber Dich bewundern in Deinen großartigen kaufmännischen Talenten, wie Du verkauftest, Leute behandeltest, Späße machtest, unermüdlich warst, in Zweifelsfällen sofort die Entscheidung wußtest und so weiter; noch wie Du einpacktest oder eine Kiste aufmachtest, war ein sehenswertes Schauspiel und das Ganze alles in allem gewiß nicht die schlechteste Kinderschule. Aber da Du allmählich von allen Seiten mich erschrecktest und Geschäft und Du sich mir deckten, war mir auch das Geschäft nicht mehr behaglich. Dinge, die mir dort zuerst selbstverständlich gewesen waren, quälten, beschämten mich, besonders Deine Behandlung des Personals. Ich weiß nicht, vielleicht ist sie in den meisten Geschäften so gewesen (in der Assecurazioni Generali, zum Beispiel, war sie zu meiner Zeit wirklich ähnlich, ich erklärte dort dem Direktor, nicht ganz wahrheitsgemäß, aber auch nicht ganz erlogen, meine Kündigung damit, daß ich das Schimpfen, das übrigens mich direkt gar nicht betroffen hatte, nicht ertragen könne; ich war darin zu schmerzhaft empfindlich schon von Hause her), aber die anderen Geschäfte kümmerten mich in der Kinderzeit nicht. Dich aber hörte und sah ich im Geschäft schreien, schimpfen und wüten, wie es meiner damaligen Meinung nach in der ganzen Welt nicht wieder vorkam. Und nicht nur schimpfen, auch sonstige Tyrannei. Wie Du zum Beispiel Waren, die Du mit anderen nicht verwechselt haben wolltest, mit einem Ruck vom Pult hinunterwarfst – nur die Besinnungslosigkeit Deines Zorns entschuldigte Dich ein wenig – und der Kommissar sie aufheben mußte. Oder Deine ständige Redensart hinsichtlich eines lungenkranken Kommissars: „Er soll krepieren, der kranke Hund.“ Du

nanntest die Angestellten „bezahlte Feinde“, das waren sie auch, aber noch ehe sie es geworden waren, schienst Du mir ihr „zahlender Feind“ zu sein. Dort bekam ich auch die große Lehre, daß Du ungerecht sein könntest; an mir selbst hätte ich es nicht sobald bemerkt, da hatte sich ja zuviel Schuldgefühl angesammelt, das Dir recht gab; aber dort waren nach meiner, später natürlich ein wenig, aber nicht allzusehr korrigierten Kindermeinung fremde Leute, die doch für uns arbeiteten und dafür in fortwährender Angst vor Dir leben mußten. Natürlich übertrieb ich da, und zwar deshalb, weil ich ohneweiters annahm, Du wirktest auf die Leute ebenso schrecklich wie auf mich. Wenn das so gewesen wäre, hätten sie wirklich nicht leben können; da sie aber erwachsene Leute mit meist ausgezeichneten Nerven waren, schüttelten sie das Schimpfen ohne Mühe von sich ab und es schadete Dir schließlich viel mehr als ihnen. Mir aber machte es das Geschäft unleidlich, es erinnerte mich allzusehr an mein Verhältnis zu Dir: Du warst, ganz abgesehen vom Unternehmerinteresse und abgesehen von Deiner Herrschsucht schon als Geschäftsmann allen, die jemals bei Dir gelernt haben, so sehr überlegen, daß Dich keine ihrer Leistungen befriedigen konnte, ähnlich ewig unbefriedigt mußtest Du auch von mir sein. Deshalb gehörte ich notwendig zur Partei des Personals, übrigens auch deshalb, weil ich schon aus Ängstlichkeit nicht begriff, wie man einen Fremden so beschimpfen konnte, und darum aus Ängstlichkeit das meiner Meinung nach fürchterlich aufgebrachte Personal irgendwie mit Dir, mit unserer Familie schon um meiner eigenen Sicherheit willen aussöhnen wollte. Dazu genügte nicht mehr gewöhnliches, anständiges Benehmen gegenüber dem Personal, nicht einmal mehr bescheidenes Benehmen, vielmehr mußte ich demütig sein, nicht nur zuerst grüßen, sondern womöglich auch noch den Gegengruß abwehren. Und hätte ich, die unbedeutende Person, ihnen unten die Füße geleckt, es wäre noch immer kein Ausgleich dafür gewesen, wie Du, der Herr, oben auf sie loshacktest. Dieses Verhältnis, in das ich hier zu Mitmenschen trat, wirkte über das Geschäft hinaus und in die Zukunft weiter (etwas Ähnliches, aber nicht so gefährlich und tiefgreifend wie bei mir, ist zum Beispiel auch Ottlas Vorliebe für den Verkehr mit armen Leuten, das Dich so ärgende Zusammensitzen mit den Dienstmädchen und dergleichen). Schließlich fürchtete ich mich fast vor dem Geschäft, und jedenfalls war es schon längst nicht mehr meine Sache, ehe ich noch ins Gymnasium kam und dadurch noch weiter davon fortgeführt wurde. Auch schien es mir für meine Fähigkeiten ganz unerschwinglich, da es, wie Du sagtest, selbst die Deinigen verbrauchte. Du suchtest dann (für mich ist das heute rührend und beschämend) aus meiner Dich doch sehr schmerzenden Abneigung gegen das Geschäft, gegen Dein Werk, doch noch

ein wenig Süßigkeit für Dich zu ziehen, indem Du behauptetest, mir fehle der Geschäftssinn, ich habe höhere Ideen im Kopf und dergleichen. Die Mutter freute sich natürlich über diese Erklärung, die Du Dir abzwangst, und auch ich in meiner Eitelkeit und Not ließ mich davon beeinflussen. Wären es aber wirklich nur oder hauptsächlich die „höheren Ideen“ gewesen, die mich vom Geschäft (das ich jetzt, aber erst jetzt, ehrlich und tatsächlich hasse) abbrachten, sie hätten sich anders äußern müssen, als daß sie mich ruhig und ängstlich durchs Gymnasium und durch das Jusstudium schwimmen ließen, bis ich beim Beamtschreibtisch endgültig landete.

Kafka, „Brief an den Vater“, 1919

Proposition de traduction

Andere Menschen haben schon immer eine sehr große Neugierde in mir geweckt¹. Es ist wie ein Heißhunger. Der Wunsch, mich in sie hineinzusetzen, sie zu verstehen, mich für eine Minute, eine Stunde, das ganze Leben an ihre Stelle zu versetzen. Das Schicksal anderer Menschen fasziniert mich und das Gefühl, dass es grausam oder ungerecht ist, empfinde ich als schmerzhaft². Nie konnte ich mich mit der bequemen Ruhe der Gleichgültigkeit abfinden. Ein Mensch auf der Straße, die Bäckerin, die zu laut spricht, die langsamen Schritte eines Opas, das Kindermädchen, das auf einer Bank vor sich hin träumt, alle rühren mich. Wenn man schreibt, fängt man bald an, die Schwächen und Fehler der anderen³ zu mögen⁴. Wir verstehen, dass wir zwar alle alleine sind, aber auch dass wir uns alle ähnlich sind. Was mir bei großen Schriftstellern imponiert, ist ihr Respekt vor anderen⁵. In den Büchern, die mich stark beeindruckt⁶ haben, scheinen die Autoren von solcher Empathie beseelt zu sein, dass die banalsten Existenzen, die alltäglichsten Gefühle von einer magischen Aura umgeben sind.

¹ *Andere Möglichkeit: Andere Menschen haben mich schon immer sehr neugierig gemacht / Seit eh und je machen mich andere Menschen äußerst neugierig / Ich habe mich schon immer für andere Menschen sehr interessiert.*

² *Schmerzhaft.*

³ *Der Anderen, s. Richtiges und gutes Deutsch.*

⁴ *..., kann man bald die Schwächen und Fehler der anderen lieb gewinnen.*

⁵ *...ihre Achtung vor anderen / vor Anderen.*

⁶ *Blenden ne convient pas, aucune idée d'aveuglement ici, seulement de l'admiration.*

Etwas Großes scheint unseren miserablen⁷ Leben zu entspringen. Sie haben in mir die Hoffnung, bzw. die Illusion geweckt, dass man sich verstehen kann, dass man sogar einander verzeihen kann, ohne Beurteilungen⁸. Dass wir nicht zur kalten, endlosen Einsamkeit verurteilt⁹ sind. Mein Vater hat immer¹⁰ viel gelesen. Es war die Festung, in der er sich einschloss, und ja¹¹: er hat die Bücher vor seinen Füßen aufeinandergeschichtet, genauso wie ein Maurer die Ziegel aufeinanderschichtet beim Bau einer Mauer¹². Ich habe neulich bemerkt, dass auf einem der Fotos, auf dem wir beide sind, ein Buch neben ihm liegt. Es ist ein Exemplar von Paul Austers „Moon Palace“, im Verlag Actes Sud. Eines Tages – da lebte mein Vater schon lange nicht mehr – habe ich diesen Band in der Bibliothek¹³ meiner Eltern gefunden. Ich habe den Umschlag erkannt, in rosa und bläulichen Tönen, ich habe mich daran erinnert, dass ich als Kind gelesen habe, um meinen Vater zu beeindrucken. Ich habe gemeint, wenn ich ein Buch in der Hand hätte, würde er sich für mich interessieren. Würde er mich sehen. Ich habe die Hälfte des Romans gelesen. Ich hatte die Stelle erreicht, wo der Held¹⁴ schließlich allein in seiner Wohnung sitzt, ruiniert und verzweifelt, mitten unter Stapeln von Büchern eingeschlossen, die er gierig verschlingt. Dann habe ich in einem Flugzeug oder in irgendeinem Abflugbereich das Buch verloren. Ich habe kein neues Exemplar gekauft¹⁵ und ich habe nie herauszufinden versucht, wie die Geschichte ausgeht¹⁶.

Leïla Slimani, „Der Duft der Blumen in der Nacht. Meine Nacht im Museum“

⁷ *Unseren dürftigen / kümmerlichen / ärmlichen Leben zu entspringen.*

⁸ *Ohne Urteile zu fällen.*

⁹ *verdammt*

¹⁰ *Immer pour rendre l'imparfait, sinon, on pourrait retraduire par il a beaucoup lu, ce qui ne serait pas la même chose.*

¹¹ *Und in der Tat: er hat ...*

¹² *Um eine Mauer zu errichten / wenn er eine Mauer errichtet. – ..., genauso wie ein Maurer beim Bau einer Mauer die Ziegel aufeinanderschichtet.*

¹³ *Voir dans Duden Bücherschrank, Bibliothek et Bücherei, définitions et exemples proposés.*

¹⁴ *Die Hauptperson, die Hauptfigur. On peut ici employer der Held (-en, -en), puisque le personnage principal est un homme. Cela permet ensuite d'employer l'adjectif possessif sein (in seiner Wohnung), et non ihr.*

¹⁵ *Attention : neu kaufen pourrait être compris en opposition à gebraucht kaufen, acheter d'occasion. Ce n'est pas cela dont il s'agit ici : l'idée est qu'elle ne s'en est pas procuré un autre, qu'elle ne l'a pas remplacé. – Ich habe es nicht ersetzt.*

¹⁶ *Endet.*